

Hartenstein (*l'eidologie* ou la science des images qui sont dans notre esprit, *ειδωλα*) n'est, il faut l'avouer, nullement propre à nous prévenir en faveur du herbartianisme. Toutefois, en reconnaissant que si la nature intime des choses nous reste inconnue, nous n'en avons pas moins la certitude que des choses existent, et la claire connaissance de leurs rapports, elle aboutit à un résultat dont nous reconnaissons l'importance et la haute justesse.

Nous rendons justice aux mérites de l'ouvrage de Hartenstein, comparé, par exemple, à une logique hégélienne. Mais nous regrettons vivement que l'auteur ne nous y ait épargné aucun des détours par lesquels il a dû passer lui-même pour arriver à son système. Le disciple de Herbart ne nous fait grâce d'aucune des idées dans lesquelles il a en vain cherché la solution de ses problèmes. Il ne nous laisse ignorer aucun des chemins tortueux où il a cherché la vérité sans la trouver. Si cette méthode d'exposition présente de grands avantages parce qu'elle fait éviter l'écueil du dogmatisme, il faut convenir qu'elle ne facilite pas l'intelligence d'un ouvrage dont le sujet présente déjà par lui-même assez de difficultés. A peine croyez-vous avoir saisi le dernier mot de l'auteur, qu'une nouvelle contradiction, découverte avec subtilité, vous rejette plus loin, qu'une série inattendue de raisonnements recommence, jusqu'à ce qu'enfin la solution se produise dans des termes dont il n'est pas toujours aisé de saisir le rapport avec les formules primitives du problème.

L'hypothèse des monades est, du reste, la pierre angulaire du système. Admettre une multiplicité de monades, rien de mieux. Sous ce rapport, le herbartianisme, en se rattachant à la monadologie de Leibnitz, l'emporte de beaucoup sur Spinoza et ses disciples qui s'obstinent à ne voir partout que des modifications d'une seule substance. Mais supposer ces monades dépourvues de qualités, elles qui donnent naissance